

sous bois, il faut procéder avec plus de prudence pour s'y reconnaître dans le dédale de la forêt; il faut aussi surveiller de plus près le traîneau, surtout aux descentes, pour ne pas le laisser se briser contre les arbres qui bordent l'étroite "piste" large d'un demi-mètre à peine.

A six heures du soir, nos chiens s'arrêtent devant une humble chaumière, tout récemment faite de sapins frais, et qui disparaît presque sous une épaisse couche de neige; nous sommes à la maison de mon guide, sur les bords de la Grande Rivière La Paix, au 113 degré longitude Ouest, à plus de 200 kilomètres du centre de ma mission; nous sommes chaudement reçus par toute la famille.

* * *

Les nouvelles vont vite dans ce pays immense et presque inhabité; un camp de Cris situé à quelque 25 kilomètres de là, mais hors de mon district, a eu connaissance de mon passage prochain; le soir même de mon arrivée, un messenger spécial arrive en hâte à 9 heures du soir avec une lettre du chef me réclamant au "Grand Mairais"... Mais impossible pour moi d'aller plus loin; j'ai encore bien des camps de mes gens à visiter; mon compagnon a dû lui-même partir en avion pour visiter le Sud du district; je ne puis laisser trop longtemps le centre de la mission sans le secours de mon ministère; il y a là, en effet, une dizaine de Soeurs, une centaine d'orphelins, cinq frères et de nombreux engagés qui réclament mes directions ou des services; il faut que je poursuive ma tournée selon mon programme tracé. "Va dire à ton chef que le Priant a le coeur brisé de ne pouvoir aller jusqu'à vous; demain, ici même, j'offrirai la Messe pour les membres vivants et morts de votre tribu; d'ailleurs, ayez confiance, avant longtemps votre Père reviendra de l'Ouest vous visiter (c'est mon confrère voisin, qui reste à 500 kilomètres de ma résidence et que je n'ai encore jamais rencontré et que je ne verrai probablement jamais).

Le samedi, 26 janvier, avec l'aide d'un nouveau guide, j'arrive à la Rivière Brochet, après avoir suivi constamment le cours du fleuve La Paix qui mesure parfois plusieurs kilomètres de large. Je trouve là plusieurs familles montagnaises qui semblent vivre dans une certaine aisance; ce sont de bons trappeurs, qui vivent d'ailleurs dans un pays riche en fourrures, leurs cabines sont bien faites, spacieuses, bien éclairées, munies de fournitures modernes; elles sont munies d'un plancher, non point fait de rondins grossièrement équarris à la hache comme ailleurs, mais de vraies planches sorties de scieries et qu'ils ont transportées en été à grands frais d'une distance de plusieurs centaines de kilomètres; les murs, quoique en boullins, sont recouverts de linoléum qu'ils ont acheté des traiteurs de fourrures; il y a même des tapis devant les lits modernes à ressorts; un gros poêle de cuisine qui ferait honneur à n'importe quelle maison de blanc dans la civilisation, complète l'ameublement. J'ai oublié le "nec plus ultra" de cette demeure de richard indien; c'est un magnifique Radio Marconi d'une valeur de 1500 francs. La présence de cet objet de luxe va être utilement mis à contribution durant mes services religieux; comme il n'y a qu'une seule grande pièce dans cette résidence princière, je fais suspendre une toile de tente dans un des coins, ce sera mon confessionnel; là, je pourrai en sécurité crier à tue-tête quelques bons avis à deux ou trois vieilles sourdes indiennes avides comme les autres d'entendre la parole du Père, pendant que le radio, avec fureur, jouera un jazzband à tout casser pour couvrir ma voix auprès des oreilles indiscrettes.

A la Messe du dimanche, tous les Indiens de 10 ki-

lomètres à la ronde sont venus; tous communient et entendent avec avidité la parole si rare du missionnaire; après la messe nous prenons tous ensemble des agapes fraternelles, dont le maître de la maison fait tous les frais. C'est toujours le même menu, simple mais abondant: du thé, de la viande d'original et de la galette; pendant ces agapes le radio maintient une atmosphère religieuse en nous servant une Grand'Messe en chant Grégorien, émise par une puissante station des Etats-Unis, située à plusieurs milliers de kilomètres de nos solitudes nordiques.

Dans l'après-midi, un dernier office religieux réunit tout mon monde; encore une instruction, quelques chants plaintifs en montagnais sur le sort des nombreux membres de la tribu qui ne sont plus, par suite des ravages de la tuberculose qui décime ces pauvres enfants des bois, une dernière bénédiction pour leur donner du courage... et à la nuit tombante (car il faut marcher, marcher toujours dans ce pays immense pour atteindre quelques âmes) je suis de nouveau sur la "trail" avec un nouveau guide indien. En route... pour la maison du chef; c'est une bagatelle de 30 à 35 kilomètres.

Pour aller au plus court et éviter quelques-uns des plus grands détours du fleuve, nous décidons de faire "portage"; nous quittons la rivière, escaladons avec beaucoup de peine ses bords escarpés de plus de 100 mètres de haut; par deux fois la neige glisse sous mes pas, sur la pente abrupte, et me voilà parti avec l'avalanche au fond de la vallée; on rit de bon coeur; on reprend haleine et on recommence; tout de même c'est là un travail servile à peine permis le dimanche... mais il faut bien atteindre les âmes.

Pendant trois heures nous suivons au trot de nos chiens les hauts plateaux; à huit heures du soir, nous sommes chez le chef; lui-même, averti la veille de mon arrivée prochaine, a fait ce jour-là, avec l'aide de ses chiens, 90 kilomètres pour être sûr de me rencontrer... C'est un beau gaillard au regard droit et quelque peu altier, mais aux manières raffinées; c'est un métis dont le grand-père était un Lord anglais, Gouverneur Général de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson. Me voici à l'aise chez ce bon métis au coeur chrétien et fort hospitalier; sa nombreuse famille se presse autour de moi; il a douze enfants, dont dix solides garçons; l'un deux, Isidore, me montre la carcasse d'un gigantesque loup qu'il prit dans ses pièges à l'automne à l'occasion d'un voyage de misère qu'il faisait par une bourrasque de neige; devant l'épuisement de ses chiens, il résolut de mettre à contribution la force musculaire de son loup; il le déprend habilement du piège, le met dans les harnais et le fait haler son traîneau pendant trois jours avec ses chiens; arrive sain et sauf à la maison; il aurait bien voulu garder une aussi précieuse bête; il l'attacha même pendant deux jours dans la salle commune, tout près de son lit, pour l'appivoiser; mais la maman ne voulut rien entendre; à voir les tout petits de la maison jouer et courir inconsciemment jusqu'à portée de la gueule du loup, elle vivait dans des transes continuelles... Sur un ultimatum formel de la mère, Isidore, bien à regret, dut exécuter le loup qui lui avait presque sauvé la vie.

* * *

Après les services religieux rendus à cette charmante famille, un des garçons s'offrit spontanément à m'accompagner jusqu'au prochain campement.

J'eus, ce jour-là, des émitions peu communes, en traversant avec nos faibles coursiers plusieurs gros troupeaux de buffalos sauvages; ces monstrueuses bêtes dai-

(Voir la suite à la page 137.)



tutrice, leu
un catéchi
La p
sur les cir
ger Maxir
si abrupt
par Maxir

Et s'

— F

Et le

— F

— A

t-elle, il f
matin; qu
mieux fair
et un Ave
rez le tem
tage.

La V
douloureux
de fidèles
offices, de
che et des
durs fléaux

— V

mon peup

Et, e

Salette én
nion popu
rie ne deva

Quat
tion par P
maculée C
maculée vo
catholique
pour cet a
de nouveau
au pied de
l'ouest de
à Bernadet

Et, d
institurice
mais par u

On v
de la prière

Plus
très fécond
tes en lettr
cines. Ell
que là on
y construis

Et la
tion le plu